Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 50

Artikel: Bibliothèque universelle et Revue suisse
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214310

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

président du conseil d'Etat de Genève et qui vient d'être élu président de la Confédération pour 1919, prononça, à cette occasion, un éloquent discours, dont voici un passage :

« Les souvenirs de l'Escalade, chers à tout cœur genevois, sont de ceux qui peuvent se célébrer sans arrière-pensée aucune. Les adversaires contre lesquels nos pères défendaient, en 1602, l'indépendance de la cité sont aujourd'hui des amis, qui savent qu'en célébrant la mémoire de nos ancêtres, aucun sentiment quelconque d'hostilité ne nous anime.

« Il est bienfaisant et salutaire, a ajouté M. Ador, de se recueillir parfois pour plonger un regard dans le passé, pour y chercher d'utiles enseignements et des directions. L'histoire est une grande éducatrice; il n'en est pas de plus réconfortante, qui élève plus les cœurs, que celle de la République de Genève. Elle nous apprend qu'il ne faut jamais perdre courage; que l'union des citoyens dans un commun amour de la patrie fait la force même des plus faibles, que le citoyen se doit tout entier à son pays, que les libertés politiques ne se conservent qu'au prix de sacrifices, de dévouement et d'abnégation. Souhaitons que les hommes de la génération actuelle, qui ont devant eux de si grandes et si belles tâches à remplir, comprennent toujours mieux que c'est en s'inspirant des sentiments élevés qui animaient nos pères qu'ils serviraient le plus utilement la patrie. »

Après ce discours, le public a défilé devant le monument pendant que la Fanfare municipale jouait l'hymne national suisse.

LES VIEUX POÈTES

Eve et le serpent.

Le perfide serpent par ses flatteurs discours,
Fit tant qu'Eve commit la faute la plus lourde :
Ah ! quel bonheur pour nous si l'auteur de nos jours
Eût créé l'un muet, ou formé l'autre sourde.

COCQUARD.

Ne pressons rien.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien :
Prendre femme est une étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

MAUGROIX.

Le brutal.

Battre sa femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer,
Tu vas passer pour un infâme.
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre sa femme ;
Mais il ne faut pas l'assommer.

CAILLY.

La femme du moribond.

Un boucher moribond, voyant sa femme en pleurs,
Lui dit : « Ma femme, si je meurs,
Comme à notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire :
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais;
Epouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire ! »
— Hélas ! dit-elle, j'y songeais.

BARATON.

Epitaphe.

Ci gît ma femme. Ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien !

CES « POISON » DE GOSSES

L'AUTRE jour, il y avait grand émoi dans la principale rue du village : attroupement, vociférations, menaces, etc. Le garde-champêtre conduisait par l'oreille deux mauvais garnements qui s'étaient avisés, au sortir de l'école, d'aller sonner à la porte de Mlle N., ancienne commerçante retraitée, et ensuite de prendre la poudre d'escampette.

« Pensez donc quelle audace !... Cela mériterait...

— Parfaitement, pour le moins trois jours de cachot, au pain et à l'eau.

— Il faudra dans tous les cas que Monsieur le syndic les envoie aux « Croisettes ».

— Eh bien oui, ajouta la monitrice de l'école du dimanche, *de nos jours*, il n'y a plus d'enfants !... Ils ne pensent qu'à commettre de vilaines actions malgré les exhortations qu'on leur prodigue chaque dimanche. Il y a trois semaines, l'un de ces petits vauriens ne s'est-il pas avisé de venir cueillir une baguette dans le bosquet de mon jardin, là, sous mes fenêtres. Il a du reste été puni comme il le méritait, je me suis plainte à M. le régent.

— Ah ! *de notre temps*, soupira Léon, le boursier communal, *on* était tout de même mieux élevés; nos parents ne nous permettaient pas de faire des niches et *on* était mieux tenus à l'école. »

Telle est la petite scène à laquelle j'assistais en passant dans le village de S. et tout naturellement, en continuant philosophiquement mon chemin, je tâchai de me souvenir ce que nous étions *de notre temps*, c'est-à-dire lorsque nous étions enfants.

Oh ! n'allez pas croire que nous allions sonner aux portes ! du reste une seule maison du village possédait en ce temps-là une sonnette d'entrée ; nous n'y allions pas, et pour cause ! Nous nous bornions tout au plus à arroser copieusement de gros cailloux le chien attaché à la porte de la maison, lequel ne pouvait se défendre qu'en nous montrant ses énormes crocs menaçants.

Ah ! *de notre temps*, les belles parties se faisaient surtout en hiver, par la neige. Un édit de M. le régent et de la Commission d'école voulait que nous fussions rentrés dans nos demeures à 6 heures du soir; aucune exception n'était admise; mais que de *contrebande !* Le théâtre de nos exploits et le but de nos entreprises était surtout « la Cheminée de la Claudine » comme on l'appelait alors. Il est vrai que cette cheminée par sa forme et par sa situation, semblait tout spécialement faite pour recevoir nos boules de neige ; ah ! que nous étions heureux lorsque celles-ci pouvaient en atteindre l'orifice ; alors, nous nous enfuyions, poursuivis par la pauvre vieille en ébullition. Une enquête dirigée par M. le régent ou par M. le pasteur n'aboutissait naturellement à aucun résultat.

Et lorsque nous allions heurter à la fenêtre du « Moneur » !.. (on appelait ainsi un vieux et pauvre bonhomme qui avait rendu de nombreux services à la société, mais qui était resté pauvre et qui ne demandait qu'à vivre en paix). Quelquefois même un carreau de la fenêtre volait en éclats et toute la bande détalait.

Et encore, les premiers salutistes apparus « au Verdan » que n'eurent-ils pas à souffrir ! et combien de fois durent-ils supporter les invectives des gamins *de notre temps*.

Il est vrai que parfois, on se faisait prendre en flagrant délit, mais la punition n'était pas très forte et dans tous les cas jamais en rapport avec la faute commise, etc., etc.

Ayons le courage de l'avouer : *de notre temps*, nous n'étions guère meilleurs et peut-être même plus mauvais que les gamins d'aujourd'hui ! Sachons donc ne pas être trop sévères pour leurs petites peccadilles qui doivent souvent nous amuser plutôt que nous fâcher.

OCTAVE D.

La livraison de *décembre* 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Paul Sirven. Lecomte de Lisle. — C. Delay. Le bolchévisme et l'Okhrana. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague. Roman. (*Neuvième et dernière partie.*) — Okakura Kakuzo. Le livre du thé. (*Quatrième et dernière partie.*) — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. (*Seconde partie.*) — Vahiné Papaa. Croquis africains. — Frédéric Barbey. La guerre en Belgique il y a deux siècles. (*Seconde et dernière partie.*) — Chroniques allemande (Antoine Guilland) ; suisse romande (Maurice Milioud); scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier). Table des matières du tome XCII. Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

LO CAFÉ

EINTRA ! lé fenné baivan lo café, eintra pî,
Câ po cein jamé nion n'a pu lè déreindzi.
Crâio que s'on criav'au fû ! la maison [bourlé !
To lo premi, ma fâi, sovéran lè z'écouallé,
Et cllia qu'arâi lo mî de preseince d'esprit
Preindrâi la cafetière et lo po au lassi.
Cousena, se vo pllié, allein, on écoualetta,
Teni, dépatzî-vo.—Grand massi, pas 'na gotta —
— Martze-t-on su on pî, cousena, dité dan !
— Allein, po lo respet, mâ ne vû rein de pan
— On écoualetté onco, cousena — Mâ, que crâio,
Cousena, vo volliâi me tormeintâ. Lo vâio,
I'ein aré trau délau.—Min de clliau complimein,
Cein qu'é bon va pè trâi — Se vo volliâi, allein !
— On écouallett' onco. — Na, na, vertablliamein,
Cein me farâi chautâ — Bah ! lei a bin onco
Quôque petit catzet de vouido ; vaide-vo,
Ne lâi pau cazu rein dedein clliau z'écoualletté.
— Na, na, ie ne vû pas. — Vouâiti que san [petioutè
— Allein puisque lo fô. — Cousena, sein façon,
On écoualett' onco. — Po stu iâdzo l'è bon
Sindiqua, ie foudrâi po cein, ître on bosset
Câ de melliau câfé, ne s'ein bâi rein nioucet
Vo lo dio — Eh bin ! dan, se fô vo crâir onco...
I'ein é trau, i'ein é trau ! j'ein è bin bu on pot.
— Vo fâ-te mô petitre ? — O po cein na, cousena,
To l'einvè, câ mé mô â la tît'à, l'estoma,
Mé lè fâ ti parti — Lé justamein po cein
Que voz'ein vu bailli onco iena — Pe rein !
Ora, escûsâ-mé, i'ein é prau po on iâdzo —
Allein, teni — Pe rein ! — Po la santé ! corâdzo !
— Adan ne porré pâ vo refusâ, cousena,
— On écouallett' onco, teni, pe rein qué iena.
Ma fion ! po la vêreta, i'ein é dza tan qu'au cou
— Bah ! bah ! vo badenâ, vo z'ein âi bu se pou.
— Vâi ma quinna besson, dau lassi et dau sucro
Et pu dei petits pans, et pu onco dau bûro
Peinsâ tâi ie porré mé grisâ â la fin
— No vollein asséyi, po mi j'améré bin
Vo vêre gris' on iâdzo. Féde-mé ci plliési
— L'é voutra fôt' au mein, se ne pu me teni,
— On écouallett' onco — Oh ! quand l'é prau [l'é bon
Sat écoualletté fan, que crâïo, ôquié dé rion.
Na on battiau ma fai, n'ein bérai pas atan
— Vo ne partetrâi pâ, sat écoualleté fan
On compto q'n'é pâ rion, vo ne drumira pa
Mâ vâia, lo câfé s'é on bocon trobllia.
Lisette refa z'ein, mâ dité volliein no
Cousena ein refêre et ein rebaîro onco ?
Ie peinso bin que na, n'ein ein pas bu se pou
Câ la vretâ sâi dete, ein è bin tan qu'au cou.

L. FAVRAT.

MOTS D'ENFANTS

Nous avons reçu la lettre que voici :

Mon cher *Conteur*,

IL est des propos d'enfants qui ont une saveur originale. Je me permets de t'envoyer deux mots d'une petite fille de trois ans et quelques mois ; peut-être amuseront-ils d'autres enfants plus grands qui te lisent, gentil *Conteur*.

« Le jour où nos braves soldats mobilisés passaient à travers Montreux, les uns en tram, en chars, même en bateau, et beaucoup plus encore à pied, une petite fille, arrivant de la campagne, sautillait, joyeuse de tout le va et vient sur un trottoir de la Rouvenaz, toute pavoisée. Soudain, une trépidation s'entend, et, en coup de vent, passe un side-car où l'enfant aperçoit deux militaires. Elle s'arrête, surprise, puis